

SEMPRUN ET SES LANGUES

Outils de survie, de mémoire face à l'exil

ANA MARIA ALVES

Instit. Politécnico de Bragança — ESE & CLLC

amalves@ipb.pt

Résumé : Dans cet article notre réflexion voudrait mettre en lumière la présence vitale d'un triple patrimoine culturel présent chez Semprun, dont la langue maternelle est l'espagnol, montrant le lien qu'il entretient avec le français et l'allemand. Nous nous proposons de confronter cette façon de vivre l'altérité, l'exil linguistique au sein du fait littéraire. Ceci nous conduira à l'analyse des problématiques identitaires et mémorielles développées par l'auteur.

Notre exposé s'inscrit dans une préoccupation de comprendre les raisons et les conséquences du choix d'une autre langue — en l'occurrence le français ou l'allemand— dans une activité aussi intime et intrinsèque qu'est l'écriture ; elle reproduit une expérience de survie et devient une sorte de refuge dans lequel il refuse de se sentir stigmatisé. C'est dans ses expériences authentiques d'exil, de violence, de souffrance, vécues en plusieurs langues mais racontées en français, qu'il soutiendra le *leitmotiv* de la majorité de ses livres.

Mots-clés : langues, outils, survie, exil, mémoire

Abstract : This article aims to enlighten the vital presence of the triple cultural heritage present in Semprun's work, whose first language is Spanish, and to show the relationship he has established with French and German. We intend to discuss this way of living otherness and linguistic exile in the literary fact. This will lead us to the analysis of memory and identity issues developed by the author. Our presentation is concerned with the understanding of the reasons and consequences of the choice of another language in this case French or German in an intimate and intrinsic activity such as writing; this reproduces an experience of survival and becomes a sort of refuge in which he refuses to feel stigmatized. It is in its authentic experiences of exile, violence, suffering, experienced in several languages, but reported in French, that he has found the *leitmotiv* for most of his books.

Keywords : languages, tools, survival, exile, memory

Les identités culturelles ne sont pas seulement nationales, il en existe aussi d'autres (...); de nos jours, (...) tout un chacun a déjà vécu, (...) cette rencontre des cultures à l'intérieur de lui-même: nous sommes tous des croisés. (Todorov, 1996 : 23)

Tout intellectuel en émigration est mutilé (...) Il vit dans un environnement qui lui reste nécessairement incompréhensible (...) Sa langue est confisquée, et asséchée la dimension historique où s'alimente sa réflexion. (Adorno, 1980 : 29)

Seul celui qui n'est pas vraiment sûr, chez lui, dans une langue s'en sert comme d'un instrument. (*Ibid*, 85)

Ces extraits nous renvoient directement au deuil que l'intellectuel doit faire de sa langue maternelle, au déchirement ressenti durant son parcours d'exil ; cependant ils ouvrent aussi la possibilité de découverte de nouveaux repères culturels.

Ce portrait de l'intellectuel en exil est, dans cet exposé, celui de Jorge Semprun, écrivain français d'origine espagnole, déraciné de son pays natal, précipité dans une autre culture ; forcé de parler une langue qu'il ne domine pas, il utilise la fiction pour partager ses souvenirs avec le lecteur cherchant à créer une complicité, un lien particulier avec lui. La rupture avec ses liens d'origine, l'abandon involontaire de sa langue maternelle — l'espagnol — lui permet de créer des rapports avec d'autres langues, d'autres cultures.

Déporté au camp de Buchenwald, de 1944 à 1945, pour sa participation active à la Résistance après avoir adhéré au Parti Communiste Espagnol en 1941, Semprun, connu principalement par son témoignage d'une expérience concentrationnaire, se présente comme survivant ou plutôt «revenant» (Semprun, 1994 : 27). Attaché à la mémoire parce que « le devoir de mémoire (...) ne consiste pas à se remémorer sans cesse blessures, souffrances, humiliations, frustrations, mais à toujours en tenir compte (...), c'est là que le travail de la mémoire vient en aide au devoir de la mémoire, en luttant contre les résistances qui encouragent la répétition » (Ricoeur, 2002 : 8). En fait, il est nécessaire de faire le deuil de l'expérience pour mieux raconter, bref pour rappeler l'essentiel.

Ancré à la difficulté de raconter, de se retrouver « de replonger de nouveau dans le long travail de deuil de la mémoire » (Semprun, 1994 : 244), convaincu que l'écriture est le seul moyen de se sentir vivant face à l'horreur qu'il a vécu, il entreprend, dès sa libération du camp de Buchenwald, la rédaction de ses mémoires. Malheureusement, cette narration est interrompue quand Semprun s'aperçoit que le fait de s'être renfermé dans ses souvenirs à travers l'écriture l'éloigne de la survie en l'emprisonnant dans la

mort. C'est pourquoi, il écrit: « Voilà où j'en suis: je ne puis vivre qu'en assumant cette mort par l'écriture, mais l'écriture m'interdit littéralement de vivre » (*Ibid*, 215). Cette affirmation nous renvoie à la célèbre phrase du philosophe Theodor Adorno qui accentue la difficulté d'écrire, de raconter l'horreur de tous ceux qui ont vécu les camps de concentration: « Écrire un poème après Auschwitz est barbare » (Adorno, 2003: 26). Dans *L'Algarabie* (Semprun, 1981: 189-190), Semprun remet en perspective cette affirmation du philosophe à partir d'une pensée précédente de ce dernier que l'on trouve dans son ouvrage intitulé *Dialectique négative* dans lequel il défend que

[l]a sempiternelle souffrance a autant de droit à l'expression que le torturé celui de hurler; c'est pourquoi il pourrait bien avoir été faux d'affirmer qu'après Auschwitz il n'est plus possible d'écrire des poèmes. Par contre, la question culturelle n'est pas fautive, qui demande si après Auschwitz on peut encore vivre. (Adorno, 1978 : 284)

La mémoire blessée de cette douloureuse épreuve a rendu intolérable le retour à la vie. Le recommencement est absolument déconcertant, déroutant. Reprendre goût à la vie semble insupportable. C'est le cas de Semprun qui met entre parenthèses cette expérience concentrationnaire pour la ressaisir 50 ans plus tard utilisant la fiction pour décrire plus facilement cet épisode regrettable, mais aussi pour le faire accepter au lecteur. Intégrant, dans son récit, son témoignage personnel, il rend compte également de la façon dont cette épouvantable tragédie a bouleversé l'âme humaine. C'est pourquoi son œuvre s'inscrit dans le domaine de l'autobiographie et de la mémoire. Ces domaines ont chacun une finalité différente, sachant que le récit autobiographique met le sujet au premier plan tandis que, comme le souligne Alain Goldschläger, auteur de *La littérature de témoignage de la Shoah*, « dans le cas du témoignage, le but s'inscrit dans une connaissance de l'événement et l'individu ne se présente que comme un instrument du savoir » (Goldschläger, 1996 : 263).

Son témoignage ne se résume donc pas uniquement à la transmission d'une expérience personnelle et au rétablissement de son identité après ce trauma, mais à la narration d'une histoire collective.

Relégué au second plan, le regard du témoin Semprun, qui n'est qu'un instrument de savoir, se focalise sur les faits et nous présente les événements vécus, mais, par la même occasion, il nous explique de quelle façon il a survécu à Buchenwald.

Comme il l'affirme dans *L'écriture ou la vie*, tout en citant les mots que Primo Levi avait prononcés lors d'un entretien avec Philip Roth (2001 : 8), il a survécu au

camp grâce à sa connaissance de la langue allemande, à un peu de chance et à un facteur subjectif, la curiosité:

J'étais en bonne santé, en arrivant à Buchenwald. Et je connaissais l'allemand. J'étais même le seul déporté espagnol à connaître la langue des maîtres, seul, donc à pouvoir être affecté à un kommando de travail administratif. (...) être en bonne santé, curieux du monde et connaître l'allemand: la chance ferait le reste, en effet. Toute ma vie, ma survie - j'avais pensé cela (Semprun, 1994 : 384-385).

Son apprentissage de la langue allemande avait tout d'abord commencé oralement sous l'autorité de gouvernantes germanophones qui l'accompagnèrent au sein de sa famille lors de sa première enfance: « Dans mon enfance - disait-il - la langue étrangère que j'ai apprise n'était pas le français mais l'allemand » (Semprun, 1998 : 62).

La maîtrise précoce de cette langue lui permettra, dans son adolescence, de se consacrer à la lecture d'auteurs de littérature et de philosophie allemandes. Cette connaissance de la langue allemande lui sauvera la vie à Buchenwald où il sera affecté au bureau des statistiques pour le travail administratif où il entretient l'obituaire du camp. Son habileté linguistique lui vaut même d'être apprécié comme il le témoigne dans *L'écriture où la vie*:

Un sourire a brièvement éclairé le visage sévère de l'homme qui établissait ma fiche d'identité. Il appréciait mon jeu de mots, vraisemblablement. C'est-à-dire, il appréciait ma maîtrise de la langue allemande (Semprun, 1994 : 117).

L'emploi de l'allemand par Semprun est surtout rattaché à ses mémoires de Buchenwald. La culture, la littérature et la philosophie allemandes resteront toujours présentes dans ses romans, et nous retrouverons ces références lorsque le narrateur nous fera part de ses réflexions. À plusieurs reprises, il citera Hegel, Goethe, Brecht, Kant, Heidegger, Marx, Schelling ou encore Husserl. Dans *Le Mort qu'il faut*, Semprun fait allusion à la bibliothèque de Buchenwald dans laquelle il pouvait retrouver quelques titres des auteurs cités plus haut :

J'avais trouvé à la bibliothèque de Buchenwald *La logique* de Hegel (...) que j'ai lu (...) pendant une semaine d'équipe de nuit (...) seul circonstance où la lecture était possible, et exclusivement si l'on travaillait dans un bureau ou un Kommando de maintenance. (...) le livre de Kogon, *L'état SS* [traduit en français sous le titre *l'enfer organisé* en 1947]

[atteste] l'existence et l'historique de la bibliothèque de Buchenwald (Semprun, 2001 : 67-69).

Dans ce même récit, Semprun souligne la représentation de la langue allemande sous deux axes. D'une part, la musicalité de la langue, d'autre part et à l'opposé le souvenir concentrationnaire des voix de commandement guttural des SS :

Une fois les détenus dont ils avaient besoin rassemblés devant la baraque, les colonnes formées par rangs de cinq (...) la marche commençait sous les coups et les cris. A ces moments-là, il me fallait aussitôt opposer au langage guttural et primaire des SS, réduit à quelques mots grossiers d'insulte ou de menace (...) y opposer, dans son for intérieur, dans ma mémoire, la musique de la langue allemande, sa précision complexe et chatoyante. (...) Alors dans le grondement guttural des SS., je pouvais plus facilement évoquer silencieusement la langue allemande (Semprun, 2001 : 48), (...) la langue officielle se réduisait à quelques mots de commandement haineux (...) mais peut être parlait-on une autre langue, dans les bureaux, peut-être y parlait-on l'allemand véritable (*Ibid*, 151)

La langue allemande [était] la langue des maîtres et des codes de travail, de communication et de commandement. Langue de survie donc (*Ibid*, 27).

Cette langue est également utilisée comme monologue intérieur par le narrateur d'*Adieu, vive clarté...* au moment où il fait référence à ses mémoires, au moment où il reproduit ses pensées. L'extrait qui suit en est la preuve: «(...) personne ne m'attendait à Paris. Libre comme un oiseau: *Volgelfrei*, me disais-je lorsqu'il m'arrivait de me parler à moi-même en allemand, ce qui était assez fréquent en souvenir de certaines époques de ma vie, pas seulement de l'enfance» (Semprun, 1998 : 239-240).

Dans ce même récit, s'adressant au lecteur, Semprun nous fait part de son arrivée à Paris à l'âge de 15 ans, le 22 mars 1939, lorsque l'exil politique de son père l'oblige à s'installer dans la capitale française.

Cette histoire nous raconte son expérience de l'exil durant son adolescence au moment où il vit l'arrachement à sa terre natale, à sa langue maternelle ; il s'agit d'un récit autobiographique qui est, comme le définit Philippe Lejeune, un « récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité » (Lejeune, 1975-1996 : 14). Mais ce récit autobiographique est aussi une démarche initiale d'appropriation de la langue française. L'extrait qui suit est révélateur de cette

dernière volonté :

Ce livre est le récit de la découverte de l'adolescence et de l'exil, des mystères de Paris, du monde de la féminité. Aussi, surtout sans doute, de l'appropriation de la langue française. L'expérience de Buchenwald n'y est pour rien, n'y porte aucune ombre. Aucune lumière non plus. Voilà pourquoi, en écrivant *Adieu, vive clarté...* il m'a semblé retrouver une liberté perdue, comme si je m'arrachais à la suite de hasards et de choix qui ont fini par me composer une sorte de destin. Une biographie, si l'on préfère moins de solennité (Semprun, 1998 : 101).

Dépaysé dans cet exil forcé, l'auteur cherche rapidement à trouver des repères, à se rapprocher de la langue et de la culture qui l'avait accueilli. L'apprentissage de la langue française était inévitable ; comme il le souligne dans *Le Mort qu'il faut*, « (...) la langue française était la seule qui ressemblât à une patrie, pour [lui]. Ce n'était donc pas la loi du sol, ni la loi du sang, mais la loi du désir qui s'avérait dans [son] cas décisive. [Il désirait] vraiment posséder cette langue, succombé à ses charmes » (Semprun, 2001 : 83).

L'approche de la langue française se fera au long de son parcours d'exil par l'influence littéraire de Hugo, Baudelaire, Guilloux, Gide, Nizan, Sartre, Malraux, entres autres. L'évocation des auteurs qui le marqueront dès son arrivée peut être découverte dans *Adieu vive clarté...* Comme nous le transmet l'auteur, le premier contact n'est cependant pas très agréable: « Ma première rencontre avec la langue française – la première dont je me souviens – n'avait d'ailleurs pas été très plaisante. Et c'est Victor Hugo qui fut la cause de ce déplaisir. Un vers de lui plutôt » (Semprun, 1998 : 62). Il s'agit du poème *Après la bataille*. Poème dont le premier vers *Mon père, ce héros au sourire si doux* nous renvoie au fatal vers *C'était un espagnol de l'armée en déroute*, qui peut souligner le racisme visible de l'auteur qui se manifeste d'ailleurs plus loin quand Hugo qualifie le blessé espagnol d'*espèce de Maure...*

Comme nous le rappelle Semprun dans *Adieu vive clarté...*, ses sœurs qui avaient été chargées de commenter ce poème pour les cours de français par correspondance, de l'École universelle de Paris, avaient été choquées par cette description, par ces mots qui avaient « provoqué [leur] étonnement peiné » (*Ibid*, 63).

Indigné par ce jugement, Semprun fait référence au « Maure », « el Moro », pour rappeler au lecteur que ce dernier « a été, est encore souvent, dans l'imaginaire collectif espagnol, le stéréotype de l'Autre par définition et antonomase : l'étranger fourbe et inquiétant » (*Ibid*, 64).

Dans la suite du récit *Adieu vive clarté...*, cette triste référence Hugolienne sera reprise lors de l'épisode de la boulangère du boulevard Saint Michel qui s'était moquée de lui à cause de son accent montrant de la sorte le mépris, le préjugé face à l'autre, face à l'étranger, face à une communauté migrante à laquelle il appartient :

J'y avais demandé un croissant, ou un petit pain, je ne sais plus quelle minime nourriture terrestre, mais la timidité d'un côté (...), et d'un autre côté mon accent qui était alors exécration (...) ont fait que la boulangère n'a pas compris ma demande. (...) Alors, toisant le maigre adolescent que j'étais avec l'arrogance des boutiquiers et la xénophobie douce (...) qui est l'apanage de tant de bons Français, la boulangère invectiva à travers moi les étrangers, les Espagnols en particulier. (...) Dans cette diatribe pour la galerie, elle s'adressait aux clients, cherchant leur complicité visqueuse, plutôt qu'à moi - apparut même une allusion à l'armée en déroute. Je fus renvoyé par son discours à la catégorie des Espagnols de cette armée mythique.

Le souvenir me revint alors: (...) le chagrin patriotique de Maribel et de Susana, le vers de Victor Hugo. J'ai fui la boulangerie, privé de croissant ou de petit pain par mon accent déplorable, qui me dénonçait aussitôt comme étranger (*Ibid*, 65-66).

Stigmatisé comme « rouge espagnol » dans son pays d'accueil, chassé par la dictature fasciste de son pays d'origine, ce sentiment de déracinement accentue son désarroi. Cet outrage lui vaut le commentaire qui suit: « Mon accent détestable ne m'avait pas seulement interdit d'obtenir le petit pain ou le croissant que je désirais, il m'avait retranché aussi de la communauté de langue qui est l'un des éléments essentiels d'un lien social, d'un destin collectif à partager » (Semprun, 1998 : 132-133).

À cet instant de sa vie où il passe d'une langue à l'autre, d'une culture à l'autre, de l'adolescence à l'âge adulte, au moment où les communistes sont vaincus, au moment où Madrid tombe, à l'instant où les franquistes fêtent leur victoire, Semprun reconnaît que l'appropriation de la langue française devient urgente et elle se pose comme un bouclier qui protégera son identité culturelle. C'est encore une fois dans *Adieu, vive clarté*, que Semprun nous parle de cette emprise de la langue française, de cette volonté de se fondre dans l'anonymat pour protéger son identité :

Madrid était tombée et ce malheur signait en quelque sorte la fin d'une époque de ma vie. Je m'aventurais désormais sur le territoire inconnu de l'exil, du déracinement. De l'âge adulte, aussi (*Ibid*, 79-81).

Pour préserver mon identité d'étranger, pour faire de celle-ci une vertu intérieure, secrète, fondatrice et confondante, je vais me fondre dans l'anonymat d'une

prononciation correcte. J'y suis parvenu en quelques semaines. Ma volonté était trop déterminée pour que nulle difficulté n'y fit vraiment obstacle (*Ibid*, 87).

J'avais donc aussitôt accepté d'être rejeté, j'avais assumé ce rejet. J'étais un étranger, fort bien, je le demeurerai, m'étais-je dit. (...) Il fallait que cette vertu d'étrangeté fût secrète: pour cela il me fallait maîtriser la langue française comme un autochtone. Et même, mon grain de sel, mieux que les autochtones (*Ibid*, 133).

Cette décision d'appréhender la langue française va jouer un rôle déterminant dans la construction de sa personnalité. Se sentant exclu de la communauté dans laquelle il tentait de trouver de nouveaux repères linguistiques, culturels, deux épisodes l'avaient bouleversé : celui de la boulangère mais aussi l'attitude non moins raciste de son professeur de français du Lycée Henri IV, Mr. Audibert, qui avait soupçonné l'authenticité de ses dissertations comme il en fait référence dans *Adieu vive clarté*: « Il avait très bien noté ma première rédaction française: 18 sur 20. Mais il avait ajouté, au crayon rouge en travers de la première page de mon devoir: *si ce n'est pas trop copié!* Annotation qui m'avait vexé » (*Ibid*, 135).

A cause de ces épisodes marqués «d'une douce xénophobie», cherchant sa revanche, Semprun décida de faire face à cette barrière linguistique s'appropriant la langue française par la lecture. D'après Nancy Huston, la réaction normale d'un étranger face à une nouvelle réalité linguistique est de l'imiter. Selon elle, «(...) il s'applique, s'améliore, apprend à maîtriser de mieux en mieux la langue d'adoption » (Huston, 2001 : 7). Cet apprentissage linguistique se fera par la littérature par laquelle il se laisse séduire :

Les poèmes de Baudelaire m'ouvrirent l'accès à la beauté de la langue française. À sa beauté concrète et complète, j'entends: beauté du son autant que du sens, prosodique autant que conceptuelle, sensuelle autant que significative. Jusque-là, le français m'avait été presque exclusivement une langue écrite, aux qualités quasiment abstraites. Langue de lecture, donc, de silence intime et solitaire (Semprun, 1998 : 61-62).

Mais c'est dans *Paludes* d'André Gide que Semprun trouvera ce que devait être la pratique de la langue française :

Paludes me fut d'un secours inestimable. La boulangère (...) me chassait de la communauté, André Gide m'y réintégrait subrepticement. Dans la lumière de cette prose qui m'était offerte, je franchissais clandestinement les frontières d'une terre d'asile probable. C'est dans l'université de cette langue que je me réfugiais. André Gide, dans

Paludes, me rendait accessible, dans la transparente densité de sa prose, cet universalisme (*Ibid*, 133-134).

N'ayant pas pu choisir ses propres origines, ni sa langue maternelle, Semprun désignera le français comme sa langue d'écriture tout en réinventant ses nouveaux repères, reconstruisant son identité, découvrant ses nouvelles racines et exploitant sa nouvelle culture:

On me dira que j'y avais été contraint par les circonstances de l'exil, du déracinement. Ce n'est vrai qu'en partie, en toute petite partie. Combien d'Espagnols ont refusé la langue de l'exil? Ont conservé leur accent, leur étrangeté linguistique, dans l'espoir pathétique, irraisonné, de rester eux-mêmes? C'est-à-dire autres? Ont délibérément limité leur usage correct du français à des fins instrumentales? Pour ma part, j'avais choisi le français, langue de l'exil, comme une autre langue maternelle, originaire. J'avais fait de l'exil une patrie. (...) Ce n'était en tout cas pas par facilité que j'avais choisi d'écrire en français *Le grand voyage*. (...) Je l'avais écrit en français parce que j'en avais fait ma langue maternelle (Semprun, 1994 : 352-353).

Dans cet extrait, la confession d'une double appartenance culturelle est tout à fait transparente. L'acquisition d'une nouvelle langue et d'une nouvelle culture ne marque en aucun cas le rejet de sa langue maternelle, l'espagnol, langue de l'enfance de l'auteur. Le témoignage qui suit en est la preuve:

Mais l'appropriation de la langue française (...) n'entraînait pas dans mon cas l'oubli, encore moins le reniement de l'espagnol. (...) La langue espagnole ne cessa pas pour autant d'être mienne, de m'appartenir. De sorte que je ne cessai jamais d'être à elle – traversé par elle, soulevé par elle –, de lui appartenir. Je ne cesserai pas d'exprimer avec ses mots, sa sonorité, sa flamboyance, l'essentiel de moi-même, à l'occasion. En somme, du point de vue de la langue, je ne devins pas français mais bilingue (Semprun, 1998 : 149-150).

La pression de l'épisode de la boulangère n'aura pas l'effet souhaité. Sous les revers de cette aventure, Semprun trouve sa revanche dans la préservation de son identité espagnole par l'acquisition et la maîtrise d'une nouvelle langue – le français. Semprun sera imprégné d'un triple patrimoine culturel, à savoir l'espagnol, l'allemand et le français. L'espagnol marquera sa liaison à l'enfance, à la rupture des liens avec sa patrie et, comme il le dira lui-même dans *L'écriture où la vie*, « langue de l'exil et du souvenir angoissé » (Semprun, 1994 : 137), tandis que l'allemand sera présenté comme langue de survie à Buchenwald lors de son épreuve concentrationnaire ; enfin le

français nous renverra à son expérience d'exil, à la recherche de « nouvelles origines » (*Ibid*, 353), mais surtout à l'apprentissage de la langue qui lui permet de préserver son identité étrangère. Ce patrimoine, nous le retrouvons dans son œuvre où la question de la langue est intimement liée à celle de l'identité. Patrimoine qui a, sans aucun doute, marqué sa survie face à une « douce xénophobie ».

Bibliographie

ADORNO, T. W. (2003 ; 1955 pour la version allemande). *Prismes. Critique de la culture et de la société*. Paris : Payot, coll. «Critique de la politique».

ADORNO, T. W. (1978 ; 1966 pour la version allemande). *Dialectique négative, critique de la politique*. Paris : Payot.

ADORNO, T. W. (1980). *Minima Moralia. Réflexions sur la vie mutilée*. Paris : Payot. (trad. Eliane Kaufholz et Jean-René Ladmiral).

GOLDSCHLAGER, Alain (1996). « La littérature de témoignage de la Shoah. Dire l'indicible – lire l'incompréhensible », *Texte: Revue de critique et de théorie littéraire* 19-20 (Le narratif hors de soi), pp. 259-278.

HUSTON, Nancy (2001). « Nord perdu suivi de Douze France », in *La langue de l'autre ou la double identité de l'écriture*. Université de Tours, pp. 5-18.

LEJEUNE, P. (1975-1996). *Le pacte autobiographique*. Paris : Éditions du Seuil.

SEMPRUN, J. (1981). *L'Algarabie*. Paris : Gallimard, « Folio ».

SEMPRUN, J. (1994). *L'écriture et la vie*. Paris : Gallimard, « Folio ».

SEMPRUN, J. (1998). *Adieu, vive clarté...* Paris : Gallimard « Folio ».

SEMPRUN, J. (2001). *Le mort qu'il faut*. Paris : Gallimard, « Bibliothèque Gallimard ».

RICOEUR, Paul (2002). « Entre la mémoire et l'histoire », *Transit*. Transit-virtuelles, Forum, n° 22, p. 8.

ROTH, Philip (2001). « Conversation in Turin with Primo Levi », *New York Times Book Review*, 1986, repris dans Roth, *Shop Talk: a Writer and his Colleagues and their Work*,. Boston: Houghton Mifflin, pp. 1-17.

TODOROV, Tzvetan (1996). *L'homme dépaycé*. Paris: éd. du Seuil.